

Temple de Terpsichore est maintenant à la disposition des amateurs, des professionnels et des écrivains de la danse. Ils peuvent profiter de cette rare aubaine et étudier à l'aide d'une documentation abondante et authentique la vie et l'œuvre de la plus grande danseuse du siècle.

On a écrit beaucoup sur Pavlova, beaucoup plus que sur d'autres célébrités de la danse des siècles précédents. Quarante-trois volumes et albums de coupures de journaux ; des livres et des études en allemand, en anglais, en français, en russe. Et ce n'est pas fini et cela ne finira jamais, puisque l'œuvre de Pavlova est éternel.

Il ne nous reste que des débris, des choses inanimées de son passage sur la terre. Mais qui sait comprendre et lire dans la vie intérieure et cachée, intime et mysté-

rieuse des objets matériels, saura pénétrer dans le « jardin secret » de la grande artiste et ce n'est pas en vain que Maeterlinck nous révéla l'âme des choses.

Terpsichore, — dit le mythe grec — Muse de la Danse, tenait une lyre au son de laquelle elle dirigeait en cadence tous ces pas. Et Terpsichore veut dire en grec : « Qui aime la danse ». Qui donc aima la danse plus que Pavlova ? Elle lui sacrifia toute sa vie ; sa vie qui ne fut qu'une marche cadencée et rythmée vers l'éternelle gloire.

C'est à sa gloire qu'est consacrée cette exposition par l'initiative et les soins des « Archives Internationales de la Danse » et c'est aux « Archives » que nous devons l'enchantement de notre pieux pèlerinage.

N. F.

LES APPRÉCIATIONS...

ON A LOUÉ, UNANIMEMENT, L'ORDRE INTELLIGENT, LE TACT,
L'ART AVEC LESQUELS TOUT FUT DISPOSÉ.

M. Heinrich Mann, dans les *Nouvelles Littéraires*, publia un article d'anniversaire ému :

... Le travail occupa toujours, dans sa vie, une bien plus large place que le succès. Les satisfactions étaient éphémères, mais la lutte, par contre, fut continuelle. Ce qui dominait en elle, c'était une ambition toujours inassouvie. Sarah Bernhardt ne lui disait-elle pas un jour : « Vous avez une ambition dévorante, et vos yeux insatiables voudraient embrasser plus de succès qu'il n'y en a sur cette terre. »

... De terribles désillusions l'assaillirent au cours de sa carrière ; elle se heurta à la jalousie de ses rivales et fut en proie à toutes les calomnies. La vie ressemblait pour elle à une nuit remplie de cauchemars. Elle pensait qu'on est, au fond, si peu de chose ici-bas ; et, malgré cela, elle avait tout

sacrifié à son art pour arriver à se faire connaître un jour : sa jeunesse, sa vie de famille et jusqu'à ses plaisirs de femme. Grâce à ce renoncement, peut-être, elle a porté la danse à son plus haut degré de perfection.

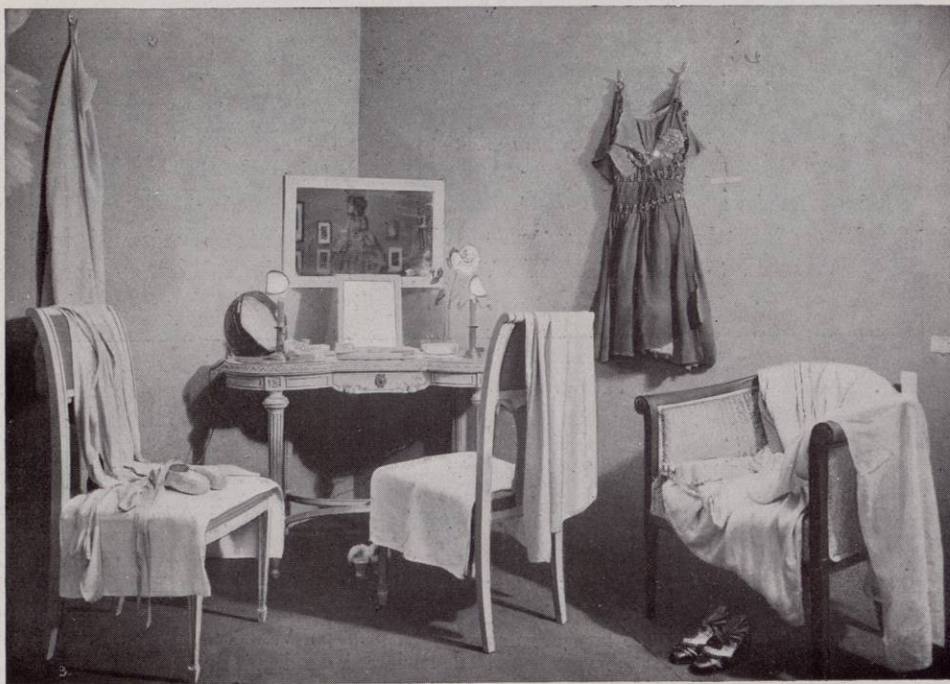
La Pavlova était capable d'incarner une fleur tout en nous faisant respirer son parfum. Et sa danse de la « Libellule » était si extraordinairement vivante qu'elle évoquait en nous, en même temps, l'été avec ses prairies fleuries.

Cette femme exquise ne se laissa jamais griser par les applaudissements : elle n'eut vraiment qu'un culte unique sur terre : son Art...

M^{me} Gérard d'Houville a donné, dans la *Revue des Deux-Mondes*, une vision précise des salles :

... Voici son pied, et le bas de sa jambe, moulé en bronze, en 1910, par Kluzele et qui, posé sur la pointe, cambré avec une force souple et musclée, émerveille à la fois par ses puissances et par sa petitesse. Voici quelques statuette modelées par elle, qui prouvent ses dons, son sens de l'élan...

Voici sa coiffeuse devant laquelle elle s'asseyait, le miroir qui la refléta tant de fois et ne garde rien de son image, les flambeaux, le plateau où se rangent les objets de maquillage... Tout près, de grands ciseaux qui, près de cette cendre rosée, font songer aux ciseaux des Parques. Et l'on



Reconstitution de la loge d'Anna Pavlova.

songe aussi à ces danseuses si bien évoquées par M^{me} Vicki Baum, en ses romans : *Grand Hôtel* et (tout récemment traduit) *Ina*. On ne peut plus voir les attributs de cette vie de gloire et de fatigues, de rêves déçus ou comblés, de travail acharné préparant de brefs soirs d'apothéose, sans penser à ces héroïnes diaprées et tellement éphémères !

Diaprées... papillonnesques... eh bien, non ! On ne songe pas aux papillons en face de ces reliques. Dans l'immobilité de leurs ailes fixées, ils gardent, eux, tous leurs prestiges, toutes leurs teintes, tout leur flamboiement ; c'est aux fleurs que l'on pense, aux fleurs féeriques, pouvant s'envo-

La résurrection devient plus vivante encore devant une petite scène en forme de niche où Anna Pavlova est représentée dans *la Mort du cygne* ; aucune offense au goût, ni masque, ni cire, mais le costume en entier, la jupe à paillettes, les ailes blanches adjacentes, les plumes éparses, la couronne, et tout cela posé sur une armature de fil de fer qui dessine seulement le mince profil, l'attache de l'humérus et les bras unis, plongeant en avant. Le bel oiseau s'incline vers le sol, la mousseline vole encore ; mais le cou s'abaisse, accepte le trépas. Un éclairage théâtral ajoute encore à l'illusion...



Pavlova dans « La Libellule »

(Phot. Hill's Studio, New-York).

ler avant de mourir, à ce qui est fané, desséché, secret, et à jamais magique par l'arôme irréel et la substance que l'esprit recrée...

M. Edmond Jaloux a publié, sur le souvenir de la danseuse, une longue chronique dans le *Temps* :

Rue Vital, tout est organisé pour nous rendre présente la figure de Pavlova...

Un peu plus loin, nous nous arrêtons devant la loge de la danseuse, fidèlement reconstituée...

...Le secret de *la Mort du cygne*, nous le retrouvons sur ces traits aiguisés et purs, mais plus mystérieux que jamais [le masque moulé sur son visage mort]. Il y a dans toute perfection un élément indiscernable ; cela dépasse la technique, va faire appel au noyau le plus intangible de l'individu, à ses réactions les plus personnelles. Un dialogue de Platon, un objet ou un mur peint par Vermeer, un vers de Racine, une série de mouvements de Pavlova, à des degrés divers, sont également indéchiffrables. Il a fallu pour les obtenir une concentration exceptionnelle.

Dans les salles des Archives de la Danse, ces réflexions vous viennent, et bien d'autres...

Dans l'*Echo de Paris*, M. J.-N. Faure-Biguet rappelle les débuts de la Pavlova, l'époque des Ballets russes, et il poursuit :

... Un ordre intelligent nous montre d'abord les costumes les plus colorés de la danseuse, ces robes russes que leur chatoyante lourdeur retient si près du sol, puis, ceux qui ne tiennent plus à la terre que par le je ne sais quoi d'humain qu'il faut à la fantaisie pour qu'elle ne s'éloigne pas trop de nous, et enfin ces tulles, ces gazes, ces voiles transparents qui n'enveloppaient plus qu'une ombre, une flamme, une aile, quand Pavlova abandonnait le monde physique, et nous entraînait par les prestiges de son art, sur le plan des esprits...

C'est assez. Quittons sans attendre cette petite salle. Ne nous retournons pas. Ne nous laissons pas apprendre qu'on ne triche pas avec la mort, et qu'Anna Pavlova n'est plus qu'un peu de cendre dans une urne légère, comme furent les petites danseuses que Socrate aimait bien.

Dans l'*Ami du Peuple*, M. Marcel Espiau évoque tout d'abord le souvenir de la Pavlova,

... cette prodigieuse ballerine, fragile et puissante, créatrice incomparable du geste si harmonieux qu'il devenait irréel ; poétesse de la grâce, du mouvement, de la ligne qui se fondaient en une esthétique d'une ravissante perfection...

Les plus belles attitudes de la danseuse sont là, fixées sur des photos admirables ; appendus au mur, les costumes de théâtre de l'artiste jettent leur note claire, entre les tableaux qui la racontent ; dans les vitrines, les ouvrages en toutes langues qui célèbrent ses plus belles créations, sont alignés dans le voisinage des souliers de satin aux cordons déjà pâles, des perruques et des strass...

Dans *Aujourd'hui*, M. Tristan Klingsor loue cette exposition, « œuvre accomplie avec art, mais plus encore avec amour et piété »...

Dans la salle, de belle et simple ordonnance, règne une pénombre mystérieuse ; seuls les panneaux des murs sont baignés d'une lumière savamment distribuée. Et, fixés à ces murs, tels de grands papillons, les costumes d'Anna Pavlova poignent le regard...

Dans un angle de la salle, la loge de la danseuse a été reconstituée. Ne vient-elle pas de quitter ce maillot rose, ces chaussons de satin ? N'est-ce point elle qui posa tout à l'heure ce bâton de rouge sur la coiffeuse,

après des petits pots de fards où l'on devine encore l'empreinte de son doigt ?...

Dans *Comœdia*, sous la signature A. W. [M. André Warnod] :

... Des souvenirs de la Pavlova sont réunis dans une petite salle, des costumes, des photographies, des images. Il faut louer le tact avec lequel tout est disposé. C'est une évocation très tendre et très intime de la ballerine, dont l'ombre plane au-dessus de ces objets qu'elle a touchés, qu'elle a aimés.

De M. Maurice de Waleffe, dans *Paris-Midi* :

Car la Pavlova est ici, éparse et dansante en tableaux et en photographies, au milieu de ses jupes de tulle, de ses chaussons de ballet, de ses bijoux de théâtre, de ses perruques, de ses boîtes à fard restées sur sa coiffeuse, de ses bibelots, et des statuettes de porcelaine où elle se plaisait à sculpter elle-même son svelte corps nu. Il semble que le papillon envolé va revenir se couler tout chaud et vibrant dans la chrysalide restée ouverte sur les meubles et sur les murs...

Tous ceux qui ont vu cette fée des neiges danser *La Mort du Cygne* et feront le pèlerinage qui leur est ouvert là pendant un mois, en emporteront pourtant tout autre chose qu'une leçon de mièvrerie ou de langueur. De son berceau à son dernier soupir, la frêle apparition tendue sur des nerfs d'acier s'est cassée un soir pour n'avoir jamais cessé de rester bandée et cabrée, en révolte contre la loi de pesanteur qui nous ramène tous vers les plates réalités du sol. On pourrait graver sur sa pierre tombale le vers étrange de Mallarmé, si frémissant d'infini : « *Un jet d'eau qui montait, n'est pas redescendu...* »

Et M. Louis Chéronnet, dans *Marianne*, souligne la vie fiévreuse, toute d'activité, de la grande danseuse :

... Après des « Adresses » et des « Souvenirs » couverts des signatures les plus réputées ou les plus nobles, évocation des triomphes et des apothéoses, à côté des articles dithyrambiques qui ne sont que littérature en toutes langues, il y a cette collection de programmes, témoignages des tournées harassantes : une ville et souvent deux représentations par jour. Devant les plaquettes luxueuses du Covent Garden, du Théâtre des Champs-Élysées et des plus belles salles de New-York, Sydney et Buenos-Ayres mêlées à la page de soie et d'or du théâtre de Rangoon et au vilain papier des feuilles foraines des petites villes américaines ou des bourgades mexicaines, j'imagine les arrivées en trombe, les répétitions fiévreuses et les départs en hâte, sans jamais de repos, pour ne laisser aux quatre coins de la terre qu'un rêve au cœur de chaque spectateur...





Pavlova à Ivy House.



Anna Pavlova à l'âge de 15 ans



Pavlova dans sa loge préparant ses chaussons de danse



Anna Pavlova dans son jardin.